Georg Büchner et la question sociale : quelques éléments de réflexion

Camille Jenn

▶ **To cite this version:**

Camille Jenn. Georg Büchner et la question sociale : quelques éléments de réflexion. Bremer, Thomas; Fink, Wolfgang; Knopper, Françoise; Nicklas, Thomas. La question sociale du "Vormärz": 1830-1848 ; perspectives comparées = Vormärz und soziale Frage ; vergleichende Perspektiven, Reims : ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, pp.85-104, 2018, 978-2-37496-071-5. hal-02798666

HAL Id: hal-02798666
https://hal.univ-reims.fr/hal-02798666

Submitted on 11 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

GEORG BÜCHNER ET LA QUESTION SOCIALE : QUELQUES ÉLÉMENTS DE RÉFLEXION

Camille Jenn
CIRLEP, Université de Reims Champagne-Ardenne

Il n'est sans doute aucun auteur du XIX^e^ siècle allemand, dont l'œuvre, si mince, si ramassée dans le temps (entre 1834-1837), ait suscité une telle abondance critique, depuis sa redécouverte à la fin du XIX^e^ siècle, à travers le XX^e^ siècle, jusqu'à nos jours[1]. Büchner matérialiste, Büchner matérialiste marxiste ou marxisant, Büchner pessimiste ou même nihiliste par sa lecture déterministe de l'Histoire, Büchner, critique de l'esthétique idéaliste… enfin, Büchner héritier critique des Lumières ? De quel ordre la relation de Büchner et de son œuvre littéraire à l'idéalisme esthétique, à la pensée des Lumières serait-elle ? Quel rôle les Lumières ont-elles pu jouer dans la constitution de sa pensée politique et plus particulièrement pour son questionnement de l'ordre social ?

Cette « question sociale » apparaît dès les premières lettres connues comme une préoccupation première chez le jeune Büchner ; elle sera au centre de sa formation politique, en particulier lors de son premier séjour à Strasbourg en 1831 puis à l'origine de sa démarche révolutionnaire, et cette « question sociale » devient à partir de la rédaction du pamphlet *Le Messager Hessois* (1834) le ressort principal de sa création littéraire. C'est le traitement littéraire de la question sociale qui fera en grande partie la modernité de l'œuvre de Büchner. Par ailleurs, son drame historique *La Mort de Danton* (1835) témoigne de sa confrontation avec ce qui paraît être dans une certaine mesure une forme d'aboutissement de la pensée des Lumières, à savoir la confrontation avec la Révolution française, pendant la période de la Terreur.

---

[1] Nous renvoyons ici à l'ouvrage très complet, dirigé par Borgards, Roland / Neumeyer, Harald (éd.). *Büchners Handbuch. Leben – Werk – Wirkung*. Stuttgart : J. B. Metzler, 2009.

La création littéraire de Büchner et sa pensée politique apparaissent comme entrelacées, liées précisément par la question sociale, centre de gravité inamovible de sa pensée, objet de sa production pamphlétaire puis littéraire. La démarche de Büchner se situe ainsi entre critique, rupture (partielle avec les idéaux de l'*Aufklärung* mis à l'épreuve de la réalité historique de la Révolution française), critique acerbe de l'idéalisme esthétique, critique mordante mais aussi intégration d'éléments issus du Romantisme. Cette démarche critique, cette mise à distance, ne suffira cependant pas à bouleverser l'objet esthétique, ni à justifier ce qui a fait de Büchner un auteur inaugurant une forme de modernité littéraire ; c'est précisément en plaçant au centre de son propos politique et esthétique l'élément social et, de manière concrète, ce que l'on nommera « le peuple », que Büchner initie une modernité esthétique et littéraire inédite[2]. Dans le cadre de cette démarche, trois axes semblent ainsi s'imposer, pour l'appréhension exacte de la question sociale chez Büchner : la critique de l'idéalisme ; l'héritage des Lumières ; la production littéraire comme antidote au déterminisme et au pessimisme historiques.

La critique de l'idéalisme se manifeste autant dans la correspondance de Büchner que dans le fragment *Lenz* (commencé en 1835), par le biais de son personnage éponyme :

> Ich verlange in allem Leben, Möglichkeit des Daseins, und dann ist's gut; wir haben dann nicht zu fragen, ob es schön, ob es häßlich ist, das Gefühl, daß was geschaffen sei, Leben habe, stehe über diesen Beiden, und sei das einzige Kriterium in Kunstsachen. Übrigens begegne es uns nur selten, in Shakespeare finden wir es und in den Volksliedern tönt es einem ganz, in Göthe manchmal entgegen. Alles Übrige kann man ins Feuer werfen. Die Leute können auch keinen Hundsstall zeichnen. Da wolle man idealistische Gestalten, aber Alles, was ich davon gesehen, sind Holzpuppen. Dieser Idealismus ist die schmählichste Verachtung der menschlichen Natur. Man versuche es einmal und senke sich in das Leben des Geringsten und gebe es

[2] Jenn, Camille. « Représentations du peuple dans *La Mort de Danton* et *Woyzeck* », in Jenn, C. et Darras, G. (dir.). *« Unsere Zeit ist rein materiell ». Georg Büchner ou le drame de la modernité*. Reims : EPURE, 2014, p. 191-222.

> wieder, in den Zuckungen, den Andeutungen, dem ganzen feinen, kaum bemerkten Mienenspiel […][3]

Ce *credo* que formule ici le personnage constitue également la clé de voûte de la démarche double de Büchner, tant sur un plan esthétique que social. La nature de l'engagement social de Büchner est incompréhensible sans l'analyse de ce désengagement vis-vis de la pensée idéaliste qui domine une large partie de la pensée intellectuelle et esthétique dans la seconde moitié du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle, en particulier avec l'esthétique classique de Weimar.

À propos de l'héritage des Lumières, incontournable pour quiconque s'intéresse de près au concept de républicanisme, aux principes de liberté et d'émancipation individuelle, aux concepts de critique analytique de l'Ancien Régime et de révolution politique et sociale (comme ce sera le cas pour le jeune Büchner à Strasbourg), nous constatons chez celui-ci une relation ambivalente, l'attitude de Büchner se situant entre critique et inspiration, maintien de principes considérés comme inamovibles et inaliénables et profonde désillusion, voire mise en accusation de dérives qu'induirait la pensée des Lumières mise en application dans la Révolution française. Énonçons d'ores et déjà des points essentiels :

- le principe d'égalité robespierriste et la poursuite de la révolution sociale (la Déclaration des Droits de l'Homme de 1793) ;
- l'influence du sensualisme de Diderot et la réincarnation partielle de cette philosophie à travers les personnages de Camille Desmoulins et de Danton ;

[3] Büchner, Georg. *Lenz*, *in Dichtungen*. *Text und Kommentar.* Frankfurt am Main : Deutscher Klassiker Verlag, 2006, p. 234. Cette édition est notre référence tout au long de notre développement, et comprend un deuxième volume : *Büchner. Schriften, Briefe, Dokumente. Text und Kommentar.* Hrsg. v. Poschmann, Henri. Frankfurt am Main : Deutscher Klassiker Verlag, 2006. Pour les références, nous utiliserons donc l'abréviation DKV.

- la critique de la Révolution française, révolution dévoyée, devenue machine infernale, rouleau compresseur destructeur et autodestructeur de ses propres objectifs et idéaux, suprême contradiction tragique, incarnée par les personnages du drame et certains motifs : Robespierre, Saint-Just, le mépris du peuple, son état de misère matérielle et le renoncement de Danton ;
- l'élaboration de la pensée matérialiste de Büchner et sa formulation littéraire incluent des éléments autres, tels, par exemple, un attachement à un humanisme ancré dans la Nature, qui s'apparente davantage à la pensée du *Sturm und Drang*, ou même à certains aspects du Romantisme.

Un troisième axe s'impose enfin, celui de la production littéraire comme antidote au déterminisme et au pessimisme historiques : en effet, la catastrophe de l'entreprise de diffusion du pamphlet *Le Messager hessois* en 1834, l'étude de la Révolution française et du sort qu'y ont subi les idéaux des Lumières engendrent chez Büchner un profond pessimisme historique qui a de lourdes conséquences quant à sa conception révolutionnaire. Engager une révolution politique et sociale semble être une démarche vouée à l'échec car dévoyée par ceux qui l'ont initiée et ce, de manière inéluctable. C'est un phénomène que Büchner entreprend de démêler, de décortiquer littéralement dans son drame historique *La Mort de Danton*. Pour autant, faut-il en conclure que Büchner bascule dans un pessimisme historique et anthropologique proche d'un nihilisme métaphysique ?

Büchner, parallèlement à l'aboutissement de ses études de médecine, par une écriture littéraire inédite, saura maintenir sa critique sociale sans concession en même temps que son engagement que l'on peut qualifier d'humaniste, pour ceux que Canetti nomma très justement dans son discours lors de la remise du Prix Büchner « *die Geringen* », les « petits », forgeant une formule devenue célèbre par sa justesse :

> Diese Entdeckung [des Geringen] setzt Erbarmen voraus, aber nur wenn dieses Erbarmen verborgen bleibt, wenn es stumm ist, wenn es sich nicht ausspricht, ist das Geringe intakt. Der Dichter, der sich mit seinen Gefühlen spreizt, der das Geringe mit seinem Erbarmen öffentlich aufbläst, verunreinigt und zerstört es […]. In dieser Keuschheit fürs Geringe ist bis zum heutigen Tage niemand mit Büchner zu vergleichen.[4]

Par cette attitude propre à Büchner de « compassion pour les petits » (« *Erbarmen mit den Geringen* ») et en dépit des doutes et, parfois, du désespoir exprimé dans ses lettres, par la littérature et le théâtre, Büchner crée la possibilité de montrer « en direct », de faire pour ainsi dire « exploser » conflits et drames à la face du spectateur ; il trouve le canal qui, grâce à une méthode de création quasi expérimentale, lui permet de donner voix à son engagement social par la mise en scène de situations sociales inédites au théâtre : il s'agira alors de focaliser l'attention du spectateur et de disséquer les mécanismes qui, inéluctablement, déterminent et conditionnent la vie des intouchables de la société civile, tout en portant un regard d'empathie et de solidarité avec ces « *Geringe* » que sont les laissés-pour-compte de la société contemporaine.

S'il ne peut résoudre la contradiction interne inhérente à la Révolution française, s'il fait le constat amer de l'immaturité des peuples et de la société civile incapables de déclencher une révolution en Allemagne, s'il se distingue également de ses pairs et des jeunes intellectuels engagés dans le combat pour l'émancipation politique sur le sol allemand en critiquant vivement la stérilité de leur engagement[5], Büchner maintient en effet et même, pousse à l'extrême son implication anthropologique et sociale en composant le drame *Woyzeck*, (1836-1837) qui, même encore à l'état de fragment, d'œuvre inachevée, rend compte de l'intention de son auteur. C'est en plaçant le

[4] Canetti, Elias. „Rede zur Verleihung des Georg-Büchner-Preises 1972", in *Büchner-Preis-Reden 1972-1983*. Stuttgart, 1984, pp. 18-31.

[5] Voir, en particulier, la lettre du 6 avril 1833, « An die Familie », DKV, *Briefe*, pp. 366-367.

personnage populaire, davantage même l'être le plus déshérité et aliéné socialement qui soit, au cœur de l'action dramatique, c'est donc par l'œuvre littéraire, par la création esthétique appuyée sur une réalité sociale et juridique quasi contemporaine documentée[6], qu'il convient de traiter la question sociale ; et c'est par le biais de la création littéraire qu'il s'agit de faire œuvre militante. En effet, le théâtre a vocation à représenter, à placer littéralement sous les yeux du spectateur le scandale humain et social dont il est fait la démonstration sur scène. Ce théâtre a pour cible un destinataire précis et connu : il s'agit de ce spectateur de l'époque de la Restauration, certes confortablement installé dans son fauteuil mais qui est aussi prisonnier de ce siège et de ses propres convenances et conventions sociales établies, et de surcroît prisonnier de ce lieu dans lequel il a pénétré, *a priori* avec l'intention de se distraire, ou d'être conforté dans ce qui rend son univers cohérent. Or, ce théâtre va « projeter » de manière directe, brutale, vers ce spectateur, la discrépance, et le scandale sur lesquels repose la société bourgeoise de l'époque, celle dont le spectateur est précisément un représentant. Le cadre politique et social est donné par la société metternicienne policière, conservatrice et répressive des années qui suivent le Congrès de Vienne puis l'échec de la Révolution de Juillet, et qui confortent l'avènement de la bourgeoisie et de la haute-bourgeoisie, de ce que Büchner nomme « l'aristocratisme de l'argent » (« *Geldaristocratismus* »). Ce théâtre pointe un doigt accusateur sur le destinataire du drame, qui se trouve avoir ses représentants dans la pièce sous la forme de personnages typisés qui se parent des principes issus des Lumières, qu'ils ont l'insolence et l'indécence d'affirmer incarner (le docteur, le capitaine). Avec *Woyzeck*, Büchner semble tirer la leçon de l'échec de l'activisme politique de terrain, jugé

[6] En l'occurrence le cas du barbier Johann Christian Woyzeck, assassin de sa maîtresse, objet d'expertises médicales et psychiatriques, mais reconnu finalement responsable de son acte sans circonstances atténuantes par le Docteur Clarus : Woyzeck sera exécuté le 27 août 1824 à Leipzig. Cf. DKV, *Dichtungen*, pp. 715-732 : *Historischer Hintergrund, Quellen*.

inapproprié et inadapté à la situation sociale du temps, pour transposer son combat sur le terrain littéraire et esthétique, étant passé par la case « Révolution française » et son cortège de désillusions.

Sans doute le mois de mars 1835 constitue-t-il un tournant dans l'engagement politique de Büchner, ainsi qu'une réévaluation de la question sociale. Même s'il ne délaisse pas cette dernière, elle trouvera désormais un tout autre terrain d'expression et d'action que celui de l'activisme révolutionnaire. L'expérience de l'élaboration, de l'écriture puis de la diffusion du *Messager hessois* demeure fructueuse, dans la mesure où Büchner y formule les arguments fondamentaux de sa critique sociale et de sa défense du peuple opprimé et exploité, et l'avortement même de l'entreprise lui permet d'en tirer des conséquences qui, bien qu'amères et douloureuses, l'obligent à repenser son mode d'action et à déplacer celui-ci sur le terrain de la seule écriture et d'une production désormais esthétique. Mais cette étape est précédée de périodes de formation politique. Le premier séjour à Strasbourg, en 1831-1832, s'avère décisif : Büchner, étudiant en médecine, est logé chez le pasteur Jaeglé, démocrate engagé. En France, chacun a en mémoire les révoltes sociales toutes récentes, en particulier celle des canuts à Lyon en 1831 (lesquels font de loin écho aux soulèvements paysans de Hesse en 1830). Mais il est un autre sujet d'actualité : le procès de Blanqui en 1832 alimente le débat politique. Büchner prend part aux discussions dans les cercles d'étudiants politisés et s'intéresse aux différentes théories débattues, il découvre alors, outre les pensées de Blanqui[7], celles de Baboeuf, de Saint-Simon enfin. Baboeuf en particulier semble déterminant : c'est lui qui en 1793

[7] Le procès de Louis-Auguste Blanqui a lieu en 1832 à Paris, dans le cadre du « Procès des Quinze ». Dès l'ouverture de son plaidoyer de défense, le 12 janvier 1832, celui-ci utilise le terme de « prolétaire » et évoque ce « cri de la faim » comme résumant tout le scandale de la condition populaire. Büchner reprendra des pans de sa sémantique et de sa pensée pour la rédaction de son propre pamphlet (*Défense du citoyen Auguste Blanqui devant la Cour d'Assises*. Paris : 1832).

avait combattu pour l'application de la Constitution de 1793. Son successeur Philippe Buonarotti publiera ses thèses ; elles deviennent la base du mouvement néo-babouviste[8]. Louis Auguste Blanqui est également une figure importante dans les cercles politiques que fréquente Büchner : son insistance sur l'opposition fondamentale entre pauvre et riche se retrouvera à la base de l'argumentaire du *Messager hessois*[9].

Büchner, à l'automne 1832, semble avoir fréquenté la *Société des Amis du Peuple* et la section strasbourgeoise de la *Société des Droits de l'Homme et du Citoyen*, qui s'appuie sur la définition des droits de l'homme donnée par Robespierre dans la Déclaration du 24 avril 1793 : y est formulée l'exigence de répartition égale ou égalitaire des biens matériaux, partant du constat que la source de l'injustice sociale réside précisément dans l'inégalité matérielle. Büchner fréquente alors également à Strasbourg le club *Eugenia* (entre novembre 1831 et juillet 1832), où il aurait fait la connaissance des frères Stoeber, avec lesquels, de retour en Hesse, il poursuit une correspondance, et qui

[8] Gracchus Baboeuf (c'est son nom de guerre) fut exécuté en 1797, après avoir été condamné pour la Conjuration des Egaux contre le Directoire. Il avait fondé à Paris la « Société des Egaux » et voulait imposer le principe d'égalité absolue, poursuivre la Révolution en ce sens, en planifiant une collectivisation des terres et de l'industrie, le but suprême étant le bonheur commun par la défense du principe d'égalité. Autour de juillet 1830 se développe en France un mouvement « néo-babouviste » d'un socialisme radical. Son successeur Philippe Buonarroti (1761-1837) crée la Société des Droits de l'Homme qui à Paris compte 170 sections et rassemble près de 4000 membres dans toute la France. Il pose l'exigence d'une République laïque, jacobine et sociale. L'inspiration néo-babouviste semble nourrir la pensée politique de Büchner, en particulier pour la création de sa propre *Gesellschaft der Menschenrechte* à Gießen en mars 1834, sur le modèle de la *Société des Droits de l'Homme et du Citoyen*, née elle-même de le *Société des Amis du Peuple.*

[9] Hofmann, Michael / Kanning, Julian (Hg.). *Georg Büchner, Epoche, Werk, Wirkung.* München : Beck 2013, pp. 36-43.

publièrent le pamphlet « *Gradaus ! Eine Volksschrift in Gesprächen* ! »[10]. De retour à Darmstadt, en août 1833, Büchner fréquente à nouveau un autre ami, Alexis Muston, dont il avait fait la connaissance à Strasbourg, et avec lequel il discute ardemment des idées saint-simoniennes[11], évoquant un renouveau social et formulant le projet utopique d'États unis de l'Europe et de république universelle, dont on retrouvera des échos dans certains propos de Camille Desmoulins et de ses amis dans *La Mort de Danton*[12]. En effet, à la différence des représentants de la Jeune Allemagne, la catégorie de la nation semble indifférente à Büchner. Mais ces divergences ne signifient pas que le sort du peuple fût indifférent aux camarades de Büchner et aux représentants de la Jeune Allemagne ; simplement Büchner ne pense pas la condition populaire dans des termes strictement politiques ni nationaux, ni surtout n'envisage la méthode réformatrice, mais fixe comme priorité de remédier à la condition matérielle misérable de ce peuple, qui le scandalise littéralement et ce, par l'action révolutionnaire qui, par définition, ne peut être que violente[13]. Cette misère matérielle et cette aliénation sont dues à l'exploitation économique par les riches (au nombre desquels Büchner ne compte pas uniquement les représentants de l'ancien Régime, l'aristocratie, mais aussi la grande bourgeoisie et l'ensemble de la société civile établie). Sur ce point, Büchner relaie un autre aspect du saint-simonisme, celle de l'opposition entre les travailleurs et les « oisifs » (« *die Müssiggänger* ») : la masse des travailleurs est exploitée par une minorité, un tout

[10] *Idem*, p. 18.

[11] Dans le même temps, Büchner porte un regard critique et amusé sur cette mouvance, qu'il juge naïve. En témoigne la description qu'il livre d'un jeune saint-simonien dans une lettre à la famille de fin mai 1833 : DKV, *Schriften*, p. 370.

[12] Hofmann, M. / Kanning, J. *Op. cit.*, p. 19.

[13] Voir la lettre du 6 avril 1833 à la famille : DKV, *Schriften*, p. 366 : „Wenn in unserer Zeit etwas helfen soll, so ist es *Gewalt*. Wir wissen, was wir von unseren Fürsten zu erwarten haben. Alles, was sie bewilligten, wurde ihnen durch die Notwendigkeit abgezwungen".

petit nombre de non-travailleurs, uniquement consommateurs du labeur de la masse. On retrouve la trace de cette situation dans la comédie *Léonce et Lena* (1836) et *Le Messager hessois* en livre une description implacable. En cela, les saint-simoniens ne sont pas si éloignés des néo-babouvistes : il y a là l'idée, fondamentale pour Büchner, d'exploitation de l'homme par l'homme. Or, dans un premier temps, au moment où Büchner fait la connaissance du pasteur Weidig, il lui semble stratégiquement opportun de se servir de ce dénuement matériel et de cette exploitation économique des masses paysannes comme déclencheur d'une révolution sociale. C'est ainsi que le pamphlet *Le Messager hessois* voit le jour ; sa violence rhétorique aussi bien que ses métaphores bibliques ont fait l'objet d'innombrables études et cet écrit ne constitue pas une première dans l'histoire de l'émancipation sociale par l'acte révolutionnaire au moyen du pamphlet en Allemagne[14]. Sur un plan politique, à la différence de Weidig, Büchner n'a pas l'objectif du maintien d'un régime monarchique constitutionnel respectueux de la condition paysanne et de paysans auxquels serait rendue leur dignité sociale mais il cible bel et bien une société strictement égalitariste, avec la mise en commun des biens matériels, dans la mouvance du néo-babouvisme, sur lequel Büchner repart se former à Strasbourg lors d'un voyage quasi clandestin, fin mars 1834, rassemblant des informations sur la *Société française des Droits de l'Homme*. Son objectif est clair désormais : il s'agit de régler la question de la misère sociale par le soulèvement révolutionnaire, l'objectif étant l'établissement d'une forme de gouvernement républicain strictement égalitariste, dont l'organisation reposerait sur la mise en commun des biens et des richesses[15]. C'est sur ce modèle et avec cet objectif qu'il fonde et organise sa propre

[14] La démarche de Büchner et de Weidig n'est pas sans rappeler les thèses et la déclaration des droits de l'homme de Thomas Münzer pendant la guerre des paysans (1524-1526). Dans les deux cas, l'élément religieux y joue un rôle fondamental dans sa double fonction référentielle et d'appel.

[15] Hofmann, M. / Kanning, J. *Op. cit.*, p. 20.

Société des Droits de l'Homme, à Gießen puis à Darmstadt, à la mi-avril 1834.

On l'aura compris : Weidig et Büchner unissent leur énergie en un compromis entre le démocratisme bourgeois libéral et, par certains aspects, conservateur, de Weidig, et la logique de révolution sociale radicale qui anime Büchner. C'est donc pour ouvrir une autre voie, correspondant à des convictions apparentées au mouvement néo-babouviste découvert lors du séjour de 1831 à Strasbourg, que Büchner, d'une part, fonde sa propre *Société des Droits de l'Homme* (*Gesellschaft der Menschenrechte*) en mars 1834 à Gießen, et que d'autre part il œuvre à l'élaboration d'un tract dont l'intention finale est celle d'une révolution sociale mais qui est destiné en premier ressort à prendre le pouls de la population rurale en Hesse, terre natale de Büchner. Selon le témoignage et les aveux de l'un de ses associés, Clemm, arrêté à la suite de la débâcle du *Messager hessois*, le sens de cette société et de l'ensemble de l'entreprise était, aux yeux de Büchner, de mener la guerre aux riches (« *Krieg gegen die Reichen* ») et d'établir, conformément au modèle égalitariste néo-babouviste, une égalité de fait et de principe entre tous les membres de la Société des droits de l'homme et, logiquement d'étendre ce principe à l'ensemble de la société civile.

Dans le même temps cependant, Büchner donne voix à l'expression d'une pensée pessimiste portant sur l'idée d'un implacable déterminisme historique ainsi que celle d'une fatalité pesant sur l'individu et l'histoire des hommes. Ce constat n'attend pas l'échec de l'entreprise du *Messager hessois* : la célèbre « *Fatalismusbrief* », adressée à sa fiancée Wilhelmine Jaeglé, date de janvier 1834 et précède donc le choc que provoque la délation puis les arrestations et perquisitions policières[16].

[16] DKV, *Schriften*, p. 377 : „Ich studierte die Geschichte der Revolution. Ich fühlte mich wie zernichtet unter dem gräßlichen Fatalismus der Geschichte. Ich finde in der Menschennatur eine entsetzliche Gleichheit, in den menschlichen Verhältnissen eine unabwendbare Gewalt, Allen und Keinen verliehen. Der

Büchner n'est donc pas passé d'un idéalisme et d'un activisme révolutionnaires naïfs à un pessimisme historique absolu. Sa lecture d'auteurs traitant de la Révolution française (Mercier, Rousseau, Thiers) et corollairement celle de la *Geschichte der Philosophie* de Tennemann[17] permettent-elles à Büchner de radicaliser son discours social ? Outre les aspects métaphysiques qui n'entrent pas ici directement dans notre propos, sa mise en accusation de la Révolution française porte essentiellement en effet sur la trahison faite au peuple par ceux qui prétendaient le défendre, l'émanciper, lui donner pain et souveraineté politique, cette accusation de Büchner porte sur le mépris envers le peuple et, à propos du peuple lui-même, Büchner représente la propre immaturité de celui-ci (dont Büchner avait fait la cruelle expérience lors du *Messager hessois*), son inconstance, la facilité à le manipuler. En effet, le peuple a faim, donc il ne pense pas, il n'a pas les moyens de prise de position critique constructive, il réagit en girouette car il survit dans l'instant et devient assoiffé de sang humain[18]. Seuls son bagou, ce que Marcel Beyer, titulaire du Georg-Büchner-Preis 2016 nomme « *Ferkelsprache* »[19], son insolence fruste, sa

Einzelne nur Schaum auf der Welle, die Größe ein bloßer Zufall, die Herrschaft des Genies ein Puppenspiel, ein lächerliches Ringen gegen ein ehernes Gesetz, es zu erkennen das Höchste, es zu beherrschen unmöglich".

[17] Hauschild, Jan-Christoph. „Dantons Tod. Zur Werkgenense von Büchners Revolutionsdrama", in *Grabbe-Jahrbuch*, 11, 1992, pp. 90-135.

[18] Par exemple, DKV, *Dichtungen, Dantons Tod,* p. 87, IV/7, *Der Revolutionsplatz* : „Ein Weib mit Kindern : Platz ! Platz ! Die Kinder schreien, sie haben Hunger. Ich muß sie zusehen machen, daß sie still sind. Platz !". Et, p. 75, III/10, *Ein Volkshaufe* : „das ist wahr, Köpfe statt Brot, Blut statt Wein".

[19] Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung :
https://www.deutscheakademie.de/...buechner-preis/marcel-beyer/:
„Er [Büchner] beschließt, die deutschsprachige Literatur um »Ferkeldramen« zu bereichern. Sein ungeheuer feines Gehör erlaubt es ihm, gepaart mit einer ungeheuren Belesenheit, aus der geschriebenen, der gesprochenen, der gesungenen Sprache ein ganz eigenes Ferkeldeutsch zu extrahieren. Eine

grossièreté, son cynisme, ses sautes de violence, qui sont des expressions de son désespoir, sont aussi des preuves de son existence et des moyens de survie. Il n'en demeure pas moins que l'écriture de *La Mort de Danton* et la désillusion révolutionnaire qui l'accompagne, ainsi que la peur tout à fait concrète, palpable, de l'emprisonnement face à la répression policière qui fait suite à la saisie des exemplaires du *Messager Hessois*, entraînent une modification dans le mode d'expression de la question sociale par Büchner : d'activiste révolutionnaire, celui-ci devient alors écrivain : il va intégrer à son œuvre, en particulier dans son drame inachevé *Woyzeck,* sa critique sociale, pour laquelle son mode de représentation du peuple constitue un élément fondamental et une révolution littéraire.

C'est en effet en mars 1835 que Büchner, pour échapper à la répression policière entraînée par la saisie d'exemplaires du *Messager hessois*, après s'être enfermé plusieurs mois chez ses parents, fuit Darmstadt pour Strasbourg et s'exile hors d'Allemagne. Avant cela, son ami Karl Minnigerode aura été arrêté à Gießen le 1er août 1834 avec cent-trente-neuf exemplaires du *Messager hessois* sous le manteau ; cela entraîne une enquête policière oppressante qui conduit à l'arrestation et

---

Kunstsprache, die keiner Desinfektion bedarf, angereichert mit Silbenverschleifungen, mit halben Sätzen, mit Verschlucktem und mit Wortfindungen, in denen mehrere Sprachen zusammenschießen. Büchner spricht mit den schlachtenden, schlagenden alten Holländerinnen, wie er den Worten hexengläubiger Knechte folgt, er hat das irre Gelächter einer Magd im Ohr. Er praktiziert als guter Arzt – indem er schreibt. Ein Mann in Betrachtung der Suhle: Er will aus nächster Nähe hören, wie die Ferkel quieken. Jedes hat seinen eigenen Ton. Als Fachmann für alles vom Menschen Angezüchtete, Zurechtgebogene arbeitet er mit Kanarienvogeldeutsch, als Fachmann für Melodienachahmung mit Spötterdeutsch. Er beherrscht die Klangregie auf kleinstem Raum. Der tabaksehnsüchtige Andres sagt: »die Mensche dämpfe« – Woyzeck, im Schub, unterbricht die Sonntagsträumereien mit: »Verdammt!« Marie will »beten«, sucht nach einer Bibelstelle, fühlt sich von ihrem Kind gestört und mault: »Das bäht sich in der Sonne!« Die Ferkelsprache speist sich aus Dialekten, Nichtmuttersprachlerdeutsch und einem Deutsch, das aus der Schriftsprache in die Mündlichkeit gefunden hat".

à l'emprisonnement de compagnons de Büchner, dont le pasteur Friedrich Ludwig Weidig, co-auteur du pamphlet qui se suicidera en prison dans des circonstances troubles, en 1837, peu après la mort de Büchner. On peut donc considérer que c'est à l'automne 1834 que Büchner renonce à l'activisme politique et à l'idée d'action concrète avec l'objectif de déclenchement d'une révolution sociale. Cloîtré chez ses parents, il se consacre à la lecture de documentation autour de la Révolution française et élabore son drame *La Mort de Danton*, entre janvier et février 1835. La production littéraire peut alors désormais apparaître comme un acte libérateur, donnant sens, là où l'action révolutionnaire de terrain était vouée à l'échec. La chronologie de cette production littéraire est dense : elle est resserrée sur deux années et demie, depuis *La Mort de Danton* début 1835, le fragment narratif *Lenz* commencé en Alsace en 1835, la comédie *Léonce et Lena* en 1836, enfin le drame demeuré fragment *Woyzeck* en 1836-1837 ; toutes ces œuvres ont pour objet, de près ou de loin, la question sociale et développent les convictions que Büchner formule ça et là, de façon sporadique, dans sa correspondance.

Lorsque l'on évoque la période de la *Jeune Allemagne*, il importe de souligner à quel point Büchner se distingue de ses pairs, précisément à propos de cette question sociale. Comme eux, étudiant, jeune intellectuel issu de la bourgeoisie libérale, il revendique la nécessité d'un bouleversement des institutions politiques dans le sens de l'instauration d'une république démocratique. Comme eux, il prône l'émancipation du peuple, la libération des mœurs, l'émancipation sexuelle et religieuse, la garantie des libertés individuelles et collectives fondamentales (liberté de la presse, de publication, liberté de rassemblement, etc.[20]). Sur la proposition de Karl Gutzkow, qui avait identifié

[20] Pour la présentation du contexte historique et politique, et celle du positionnement de Büchner, voir, entre autres : Hofmann, M. / Kanning, J. *Op. cit.* ; Kurzke, Hermann. *Georg Büchner. Geschichte eines Genies*. München : Beck, 2013 ; Borgards Roland / Neumeyer Harald (Hg.). *Büchner Handbuch*, Stuttgart : Metzler 2009.

le génie littéraire et le potentiel politique de Büchner, et qui avait œuvré pour la publication de *La Mort de Danton* (infligeant néanmoins à l'œuvre des coupes et des édulcorations qui indignèrent son auteur), Büchner (tout comme du reste son contemporain Christian Dietrich Grabbe) devait participer à la revue de la Jeune Allemagne qui fut interdite. Cependant, Büchner refusera toujours de s'inscrire dans la logique réformatrice d'intellectuels qui prônent en définitive une « révolution par le haut » et en réalité une politique de réformes davantage qu'un bouleversement radical des structures en place. Dans cette logique, selon lui, la bourgeoisie jouirait effectivement pleinement de droits dont le peuple, la masse des exploités n'aurait que des miettes, et la condition de ces derniers n'en serait pas fondamentalement modifiée. Aux yeux de Büchner, le sort du peuple, des masses populaires les plus démunies, de ceux qui constituent le problème de ce l'on nomme alors le paupérisme, ne peut être modifié par des réformes ; au contraire, c'est précisément leur dénuement total qui doit pouvoir servir de levier révolutionnaire.

Ceci nous amène à la question centrale des fondements de l'engagement social de Büchner. Chez Büchner, il est question de « droit naturel », de « Naturrecht » : chaque être vivant, quel que soit son rang, sa place dans la chaîne naturelle ou dans la société humaine, civile, a le droit de s'épanouir selon ce que la Nature lui a fourni de droit, en tant qu'être humain, et en matière de potentiel ou d'énergie. Aucun être, dans son développement propre, n'a à être la fin ni le moyen d'un autre être humain. La situation décrite dans *Le Messager hessois*, qui utilise cette métaphore, selon laquelle les riches prennent la peau des pauvres pour s'en vêtir[21], est contre nature et inique. Ce droit naturel s'applique à tous, y compris aux « *Geringe* », aux petits, aux parias de la société, à ceux qui n'ont pas même les moyens d'une

[21] DKV, *Schriften*, p. 55 : „sie [Staatsräte, Regierungsräte, Landräte, Forsträte, Geistliche Räte und Schulräte, Finanzräte, die Fürsten] haben die Häute der Bauern an, der Raub der Armen ist in ihrem Hause".

expression de quoi que ce soit, qui, au mieux, parlent la « *Ferkelsprache* », selon le terme de Marcel Beyer, et ce droit s'applique ainsi aussi à un Woyzeck. Le fragment dramatique montre le personnage de Woyzeck soumis à des traitements contre nature, à une exploitation économique (et pseudo-scientifique) de son corps, cette exploitation est montrée comme étant à l'origine de troubles psychiques provoquant une complète aliénation de soi. Le traitement inégalitaire des êtres humains, l'exploitation de l'homme par l'homme sont ainsi envisagés par Büchner comme une entorse au droit naturel et sont responsables de ce phénomène de « *Entfremdung* » (ou aliénation), qui conduit Woyzeck au meurtre. Dans sa correspondance déjà, Büchner donne voix à sa haine du riche et exprime sa compassion, son empathie avec le peuple misérable, qu'on ne saurait de ce fait taxer d'immoralité ou de bêtise : « ich verachte niemanden, am wenigsten wegen seines Verstandes oder seiner Bildung, weil es in niemands Gewalt liegt, kein Dummkopf oder kein Verbrecher zu werden »[22].

L'influence des Lumières est indiscutable. En outre, certains chercheurs mettent en avant une possible influence de la philosophie et de l'esthétique littéraire de Diderot[23] : comme lui, Büchner se rebelle contre un idéalisme jugé illusoire. Comme Diderot, Büchner défend une position matérialiste à connotation sensualiste, sans sombrer dans un nihilisme que la reconnaissance du déterminisme gouvernant l'histoire pourrait appeler. Büchner, en humaniste, est convaincu que l'homme, par nature, n'est pas fondamentalement mauvais : mais l'exploitation et l'aliénation sociales peuvent le rendre « mauvais », désespéré, destructeur et autodestructeur (comme le peuple dans *Danton*, ou comme Woyzeck), Seules l'éducation d'une part et la législation d'autre part pourraient contribuer à l'épanouissement de son être physique et moral. Encore faudrait-il pouvoir instituer un système politique et social qui le permette.

[22] Lettre à la famille, de février 1834 : DKV, *Schriften*, p. 378.
[23] Cf. M. Hofmann, M. / Kanning, J. *Op. cit.*, p. 28.

Cette poétique de la pitié au sens d'empathie et de compassion (« *Erbarmen* »), Büchner en trouve l'expression esthétique en partie dans le *Sturm und Dran*g, en particulier chez Lenz ; c'est ainsi que son personnage tient dans le fragment narratif ce plaidoyer pour la nature, et le respect de l'être humain tel qu'il se présente à nos yeux : « *man muss die Menschheit lieben, um in das eigentümliche Wesen jedes Einzelnen einzudringen* »[24].

C'est pourquoi la pensée matérialiste humaniste de Büchner, sensualiste également, que Walter Benjamin nommera quant à lui « *anthro-pologischer Materialismus* »[25], va de pair avec une critique de l'idéalisme classique. Büchner ne conçoit de meilleur sort pour le peuple que dans le cadre d'une perspective matérialiste. En outre, Büchner ne retient pas des Lumières leur foi absolue dans le progrès. L'homme, certes, ne naît pas fondamentalement mauvais, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il naisse bon. La lettre sur le déterminisme de l'histoire de janvier 1834 fournit là-dessus une explication : elle semble révéler, outre un rejet des concepts idéalistes, une conviction d'un déterminisme strict dans l'histoire. Büchner, partant de ce constat amer, laisse transparaître là un pessimisme anthropologique. La nature humaine lui semble incapable d'évolution et de changements et la violence est l'élément déterminant, le levier des changements dans l'histoire (sans que ces changements soient synonymes de progrès, l'échec de la Révolution française en apporte l'illustration). L'individu porte sur ses épaules non seulement le poids de sa solitude fondamentale[26] mais aussi celui d'un destin contre lequel il ne peut rien. L'homme apparaît ainsi comme « non libre », comme entièrement déterminé ; c'est la métaphore courante au XIX^e^ siècle, de la

[24] Lenz. *Dichtungen*. DKV, p. 235.

[25] Benjamin, Walter. *Das Passagen Werk*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1983, 1354 p.

[26] De tous les personnages dramatiques büchnériens, le personnage de Danton est celui qui incarne le plus intensément cette conscience de sa propre solitude face à l'histoire et au sein de l'humanité même.

marionnette. Mais, dans le même temps, aux yeux de Büchner, il demeure de la responsabilité, de la mission, ou même il est dans la nature de l'homme doué de volonté, d'agir, c'est-à-dire de lutter contre ce poids, contre ce déterminisme. Bien que pessimiste, Büchner place l'action humaine au cœur de sa démarche critique et de son credo, inventant ainsi, sur le plan esthétique et littéraire, l'idée d'une solidarité avec ceux qui subissent et souffrent.

C'est donc d'une toute autre façon que Schiller que Büchner donnera la parole au peuple dans son œuvre : Schiller, dans sa mise en scène du peuple, ne laissait rien transparaître des pulsions de l'inconscient, de l'aliénation, de l'amoralité, du déterminisme de la condition des plus faibles. Par le biais de son personnage Lenz, Büchner formule l'exigence d'un art « réaliste » qui prend en compte la vie des « petits », (ceux qui chez Büchner sont les « *Geringe* » selon la formule de Canetti et qui, chez Schiller étaient les « *Niedrige* »), et élève cette exigence au rang de paradigme esthétique. S'il se montre sceptique quant au sens à donner à l'existence humaine et à l'histoire, Büchner maintient la revendication du principe de liberté, et avant tout, la possibilité d'exister : « *ich verlange in allem, Möglichkeit des Daseins, und dann ist es gut* »[27]. Ce qui relève de la responsabilité d'un écrivain, c'est donc de ressentir et d'exprimer l'empathie avec ceux qui souffrent socialement et économiquement, la représentation du « petit », de l'humble, et non la représentation idéalisée du Beau « *die bloße Empfindung des Schönen* »[28] ; le sens de la création esthétique réside dans la représentation la réalité, non dans l'illusion qui est aussi tromperie.

Büchner formule ainsi le postulat d'une unité entre l'organisation de la nature et ce que devrait être le système social qui donnerait à chacun un droit égal à une existence digne. En ce sens, art, nature, société et politique sont indissociables.

---

[27] Lenz. *Dichtungen*. DKV, p. 234.
[28] *Idem*.